

fundamental occurrences

Il est des circonstances particulières, qui tendent à laisser le monde — un monde, c'est-à-dire des mondes — se révéler à nous. Pas « une », mais « des rencontres », multiples. Des circonstances particulières, pourraient donc, au gré des rencontres, se révéler *fundamental occurrences*? Oui, pour autant que l'on veuille, dans le sillage de Zygmunt Bauman, et comme le bouchon, se laisser porter par son concept de « société liquide ». Trop rapidement réduit au cliché d'une critique négative axée sur les constats de consommation outrancière, de fluidité débridée, d'accélération irréversible, de perte d'identité, la société liquide de Bauman n'appelle pas de ses vœux un retour à un hypothétique monde d'avant, appel qui serait contradictoire avec le concept lui-même: la société liquide accuse et accepte l'irréversibilité du temps. Une fois encore, le remède est dans le mal.

On décrit une société moderne-liquide en l'opposant à de l'ère solide des producteurs qui se finit généralement au moment de l'industrialisation. L'ère liquide des consommateurs fluidifie la vie en une vie frénétique, incertaine et précaire. Le consommateur n'a plus l'occasion de comprendre, analyser la situation de ses expériences afin de pouvoir en tirer des conclusions, que les conditions qu'il analyse sont déjà obsolètes.

Comment évoluer dans les structures liquides définies par Zygmunt Bauman?

C'est à partir des différentes liquidités, sociétales ou formelle, que se rassemble ces *fundamental occurrences*. Œuvres qui affirment la liquidité de notre monde, qui se réjouissent de la plasticité des matières qui les composent, et qui jouissent de se voir ainsi entraînées ensemble, se reflétant les unes les autres, se découvrant grâce à l'effet de masse un potentiel qu'elles ignoraient, chacune plus agile au sein de cette collectivité fluide capable seule, au gré des flots, de révéler des courants inconnus.

La jeune artiste allemande Sophie Ullrich recompose un monde avec toutes les images qui le sature. Tel le montage de la tour de Babel, ses toiles se composent de différentes strates de références qui créent un fond, à son tour rehaussé par des éléments de l'histoire de l'art, des objets usuels du quotidien, ou encore des éléments repris dans des bandes-dessinées. Les informations s'accumulent ainsi, avec quelques interventions de personnages émergeant dans la toile, de manière anonyme. Le dessin retrace juste des contours et la tête est souvent manquante. Les caractéristiques et les particularités des êtres humains sont généralement mis en exergue dans nos sociétés dites post-modernes. Comme une revendication ou une affirmation de soi qui fait devise, menant vers une société de consommation intense. Ainsi, notre attention est en permanence sollicitée puis détournée; nous voulons être tout et tout le monde à la fois, et surtout nous-même. L'identité devient un bien consommable comme un autre.

Concept critique d'une part, la « liquidité » invite au travail sur les flux d'informations qui inondent nos jours et nos nuits, qui nous laissent hébétés, incapables de tirer les conclusions d'une expérience qui sans cesse se dérobe dans une réalité désormais « augmentée », virtuelle, absente; invite à la réflexion sur les logiques consuméristes qui voudraient combler nos désirs, mettre un terme dérisoire à nos quêtes identitaires. Les œuvres d'Ana Karkar, sont imprégnées de ce phénomène. Tant et si bien qu'il semblerait que l'originalité, tant désirée, soit noyée pour former des "airs" êtres, sans propriété/qualité intrinsèque totalement interchangeable. Ana Karkar s'inspire de films à la frontière du cinéma d'horreur teinté d'érotisme qui a connu son

âge d'or dans les années 1960 à 1980 tel que Giallo de Dario Argento ou encore des films ressortant de la *American Grindhouse untamed film collection* tel que les films de Brian de Palma. Il en ressort des scènes lascives figurant des corps nus enlacés qui paraissent fondre sous les coups fluides de pinceau de l'artiste.

Les céramiques d'Emma Hart représentent des silhouettes, elles aussi non-définies, se reflétant dans la partie antérieure de la faïence, qui agit comme miroir. Mais l'image renvoyée est incertaine, comme un reflet dans une eau trouble, comme si le besoin d'identification inhérent à l'objet se voyait remis en cause par un malaise, suivant l'incertitude latente que génère la liquéfaction de nos structures sociétales. De son côté, Maen Florin tend à construire des archétypes au travers de portraits. La personnalité s'efface afin de représenter l'universel. Comme si les "sans visages" d'Emma Hart et d'Anna Karkar enfilaient un masque pour pouvoir interpréter leur *commedia*. Les têtes de Florin détournent le regard, un regard absent ou tourné vers l'intérieur. Il nous confronte à nos insuffisances en matière d'humanité, de sécurité et de justice.

Métaphore d'une richesse matérielle inouïe, la « liquidité » ouvre un champ formel inépuisable, celui de l'écoulement, de la fuite, du mélange, du contenant, du contenu, de la mixture, de la coulée, de l'érosion, de l'immersion, de la surface étale, de la vague, de la dissolution... C'est bien cette ambivalence que nous repérons dans le travail de Carlotta Bailly- Borg. Les céramiques représentent des visages sur des réceptacles qui semblent avoir été écrasés. Ces personnages grotesques se montrent ici avec leurs petits désastres, comme des individualités qui essaieraient de rattraper leur liquidité constitutive, leur mollesse, ou de s'en nourrir.

De manière simultanée nous nous confrontons à ces câbles noués peints sur toiles tendues à la façon d'étendards. Ces nœuds que l'on noue afin de consolider, bloquer, sécuriser. Sur ceux-ci — ou dans ceux-ci? — courent de petits personnages, non-genrés, groupés ou isolés, à la manière de petits flux sans direction ni but, mus par leur seuls affects dans une société où l'émotion est centrale. L'émotion permet l'identification du soi car la raison, elle, est impersonnelle.

Les œuvres de Mike Bourscheid, Monica Mays et Emma Talbot peuvent sembler syncrétiques, se nourrissant de nombreuses sources et les mêlant au gré de leurs intuitions. Dans la lignée de l'optimisme inébranlable de Bauman, la vision intuitive est au centre de leur travail. Ces derniers projettent des modèles, des prototypes ou encore des idéaux, afin de façonner ainsi de nouvelles manières d'évoluer et de vivre.

L'intime s'inscrit dans un contexte de préoccupation contemporaine chez Emma Talbot qui explore dans sa peinture l'interdépendance d'un certain nombre de pensées. Elle y fait cohabiter des concepts contemporains et leurs homologues séculaires, qui nous parlent encore aujourd'hui. La porosité et la dé-hiérarchisation des institutions et des organismes décrits par Bauman, permettent exactement à ce genre de vues, recherches et réflexions, d'émerger. Des récits visuels sont formés à partir d'images mentales, réelles ou fictives, et surgissent sur des textiles colorés fluides suspendus.

De la même manière l'artefact joue un rôle important dans le travail de Monica Mays, qui crée à partir d'une conception

éco-féministe, un foyer qui existe dans un lieu encore non-existant. Mays travaille des objets domestiques, au travers du prisme de la paranthropologie (l'anthropologie du paranormal), qu'elle détourne, modifie, juxtapose minutieusement. Nous oscillons entre un sentiment de familiarité et d'étrangeté

devant ces œuvres énigmatique. Les propositions plastiques et performatives de l'artiste tendent à faire éclore l'idée d'autres possibles.

C'est - à nouveau dans l'esprit des sociétés qui tendent à - dans l'idée d'une société idéale, *idealverein*, qu'ont été conçu les œuvres de Mike Bourscheid. Ces sculptures sont portées pas des protagonistes dans ses performances et ses films qui mettent en scène le corps. Guidés par certaines règles les corps se meuvent au cours de jeux sportifs où le cocasse et l'humour s'entrecroisent dans des scènes qui traitent des relations interpersonnelles, de rôles et d'identités, et remettent en question les stéréotypes du travail masculin et féminin.

Zygmunt Bauman nous dit que l'identité en raison de la fluidité de la vie, de l'incessant changement de rôles, fonctions, statuts et objectifs, ne peut jamais être «finale», et se voit constamment renégociée. Au travers des œuvres mise en relation, cette liquidité est prégnante et autorise un mouvement, un glissement vers des ailleurs.

Les différentes œuvres des artistes présentées dans *fundamental occurrences* ne sont pas uniquement un moyen de constater, observer un état du monde, ni uniquement de penser d'autres modèles éthique, politique, personnelle et communautaire possibles, mais, il s'agit également d'outils pour les préfigurer. Qui vivra, verra... ou, qui verra, vivra?

Emmanuelle Indekeu
Mars 2022

<https://www.nosbaumreding.com/en/artists/exhibitions/15361/monica-mays-exhibitions>